



La cité trifluvienne vue par M. Smith et Miss Fenton (1892-1894)

Albert Tessier, P.D., M.S.R.C.

Number 18, 1953

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1080052ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1080052ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (print)

1920-437X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Tessier, A. (1953). La cité trifluvienne vue par M. Smith et Miss Fenton (1892-1894). *Les Cahiers des Dix*, (18), 115-127.

<https://doi.org/10.7202/1080052ar>

La cité trifluvienne vue par M. Smith et Miss Fenton (1892-1894)

Par ALBERT TESSIER, P.D., M.S.R.C.

Le sieur Smith se prénomait Nicholas; Miss Fenton, Faith. Tous deux s'intéressèrent à la Mauricie alors que les Trifluyiens avaient les nerfs à fleur de peau. Les commentaires et observations de ces deux étrangers furent mal accueillis.

L'irritabilité trifluvienne était facile à expliquer. Depuis les sursauts d'enthousiasme qui avaient salué l'ère nouvelle de 1852, les habitants de la Mauricie avaient enregistré de cruelles déceptions. Les coupes de bois de construction, facilitées par les aménagements de la rivière Saint-Maurice, n'avaient pas apporté les millions prévus. Après un départ plein de promesses, l'industrie forestière périlait; une crise financière avait au surplus paralysé partout les entreprises industrielles et commerciales. L'antique établissement métallurgique des Forges avait fermé ses portes; le moulin des Baptist, aux Grès, s'était lui aussi immobilisé après une période prospère. Les Forges Radnor, celles de Saint-Tite et quelques autres installées de façon précaire dans la région, avaient également discontinué leurs opérations. A Grand'Mère l'audacieuse tentative de moulin à pulpe lancée par John Forman avait abouti à une impasse. Les motifs de mauvaise humeur et de pessimisme ne manquaient pas.

Il y avait, par contre, des lueurs encourageantes à l'horizon. L'échec n'avait pas découragé John Forman; il était allé aux Etats-Unis et avait réussi à intéresser des capitalistes puissants à ses projets : tout laissait prévoir une reprise de grande envergure. On parlait aussi de miraculeuses transformations à Shawinigan, par le harnachement des chutes. Des financiers canadiens et américains avaient, de leur côté, repris en mains les Forges Radnor. *Le Trifluvien* du 23 mars 1892 relate une cérémonie d'allumage et commente ainsi la situation :

« Voilà une année et plus que la compagnie « Canada iron furnace Laurentide » a commencé à avoir l'établissement de ce haut fourneau. C'est le plus puissant de toute la Puissance du Canada. Il coule déjà 24 tonnes par jour et devra donner jusqu'à 40 tonnes dans la suite. Les actionnaires ont dépensé à l'heure présente \$165,000 sans avoir retiré pour un centin de bénéfice. Comme vous le voyez, cette compagnie doit être très riche. Le Président, Monsieur Griffin, est appelé le roi du fer aux Etats-Unis. (...)

« Le Président est un catholique fervent, ainsi que le vice-président, M. Strott, le maître des grandes usines à fabriquer le fer et l'acier de Sheffield, dans le Yorkshire, en Angleterre. (...) Les trois autres actionnaires sont les deux Messieurs Drummond et Monsieur McCan, tous parfaits gentilshommes. Si le succès couronne l'entreprise du « Canada iron furnace » il sera dépensé chaque année au moins \$100,000. (...) Ce qui permettra d'employer au moins 1,000 à 1,200 hommes. »

* * *

Le fait nouveau, que les Trifluviens sousestimaient, était l'intérêt très vif éveillé chez les financiers américains, anglais et anglo-canadiens, par les possibilités industrielles de la Mauricie. Quelques-uns des nôtres avaient une vision exacte des valeurs de nos richesses naturelles, mais il leur manquait l'argent et, peut-être aussi, la confiance et l'audace.

M. Nicholas Smith, alors consul américain aux Trois-Rivières, enregistrait avec satisfaction la participation de plus en plus grande des capitaux de son pays dans l'exploitation des ressources du Saint-Maurice.

Sous le titre « Les forêts du Saint-Maurice, source future de richesses », le journal canadien *Le Monde* (14 mars 1892) cite quelques passages d'un rapport envoyé par Smith au gouvernement de l'Etat de New-York et publié en partie dans *The New York Sun* :

« Le hasard déjoue souvent les prévisions que l'on fait sur la destinée d'une ville. Pendant que les conseillers municipaux se tor-

turaient l'esprit pour amener le progrès dans leur ville, mais presque sans espoir, des manufacturiers de papier des Etats-Unis, à la recherche de matière première pour alimenter leurs manufactures, jetèrent inopinément les yeux sur les forêts du Saint-Maurice, d'où l'on n'avait tiré jusque-là que le cèdre et le pin. En moins de douze mois, 2,500 milles carrés de ces forêts devenaient leur propriété.

« La Compagnie de pulpe des Laurentides, de New-York, possède 324 milles carrés de « limites » et a bâti une manufacture qui lui coûte \$600,000. En 1890, première année de son existence, et toute inconnue qu'elle était encore, cette manufacture exportait aux Etats-Unis 5,426,000 livres de ses produits.

« Les compagnies de pulpe de Glen Falls et de Ticonderoga, New-York, ont acheté 537 milles carrés de ces terres à bois, et doivent, dit-on, commencer bientôt la construction de manufactures. Deux grandes compagnies du Michigan possèdent 1,683 milles carrés de limites, et une autre compagnie de New-York est en négociation pour en acquérir 1,000 milles ».

Jusque-là, rien à reprocher au consul Smith. Il est normal qu'il se réjouisse de voir ses compatriotes mettre la main sur de riches domaines. S'il avait accompagné cet éclatement de fierté d'un peu de sympathie pour les habitants de la région, tout se serait passé pour le mieux. Mais M. Smith méprisait cordialement les Trifluviens.

Il laisse percer ses sentiments à la fin du rapport cité par *The New York Sun* :

« Trois-Rivières ne paraît pas s'être douté que ces forêts, qu'elle croyait de rebut, feraient un jour sa richesse; que la pierre rejetée par le constructeur deviendrait la pierre angulaire de l'édifice. Comme toutes ces entreprises fourniront de l'emploi à 1,200 hommes au moins, il est inutile pour moi d'ajouter que ce sera un progrès pour la ville ».

Quelques mois plus tard Nicholas Smith rédigea un autre rapport, destiné à un organisme médical de la marine américaine. Il y traitait des conditions sanitaires de la cité trifluvienne et il adoptait un tel

ton que les esprits s'échauffèrent. On redouta des voies de fait et il fallut protéger le personnage diplomatique contre les colères de la foule.

L'incident eut des répercussions. Un journal américain raconte les faits sous la manchette : *ROW AT THREE RIVERS — THE U. S. Consul in danger of being mobbed. — His Remarkable Report on the sanitary State of the Town. — The City Council to Demand His Removal.*

On aura une idée du "Remarkable Report" de Smith par les extraits suivants :

« This town has few sewers and no gutters and is almost wholly dependent upon the insatiate thirst of the soil for drainage. Seven persons and a pig, which is made to feel at home, constitute the average family. Soap as a detergent is practically unknown and a thrifty housewife would as soon think of tearing the boards from her house for fuel as of bathing her offspring in winter. The Greeks thought anointing with oil a prophylactic, but as a defense against both disease and cold the French Canadian pins his faith to a crustaceous integument. Indeed I have sometimes thought that they, like Hindoo fakirs, believe in the holiness of dirt ».

Le rapport contenait aussi des observations très raides contre le bureau d'hygiène de la ville des Trois-Rivières. Il y avait là matière à de vertueuses et violentes indignations. Le Conseil de Ville protesta; la population lança des pierres et fracassa les fenêtres de la maison consulaire; le Conseil d'hygiène riposta par un contre-rapport; enfin, Benjamin Sulte qui, après les brimades de 1884, avait voué ses concitoyens aux gémonies, se porta à leur secours ! Il prit sa meilleure plume et adressa une note laconique au journal qui avait cité le « Remarkable Report » de Smith. Sulte écrit :

« Editor Journal : Your paragraph of yesterday concerning the indignation of the people of Three Rivers against the American Consul at that place may be amplified as follows :

« 1st. The town is one of the cleanest that ever was seen.

« 2nd. If you knew Mr. Nicholas Smith, the consul, you would soon find that he is apt to quarrel with pigs, the moon and his neighbors. Yours truly,

BENJAMIN SULTE,

A Trifluvian.

« Ottawa, October 11, 1892. »

Sulte avait le don des raccourcis dramatiques. Le Conseil d'hygiène provincial, alerté par les autorités trifluviennes, donna une riposte plus élaborée. Dès le 13 octobre, un reporter du journal *Le Monde* intervint le Dr Beaudry, inspecteur délégué par Québec.

L'enquêteur répondit consciencieusement aux questions du journaliste. Il donna tout d'abord une opinion globale très nette sur les allégations de Smith :

« Le rapport de M. Nicholas Smith, consul américain aux Trois-Rivières, est entièrement faux. Trois-Rivières est une des villes les plus salubres du continent ».

Benjamin Sulte dut lire ce passage avec joie. L'envoyé québécois confirmait presque littéralement son assertion.

Le Dr Beaudry releva ensuite une à une les erreurs du consul impétueux. Au sujet du nombre moyen de personnes par logement, il rectifie avec chiffres à l'appui :

« Le consul Smith dit que la moyenne des familles est de sept; j'ai constaté que la ville renferme 1,800 logements. La population totale est de 8,334, ce qui ne donne pas même une moyenne de cinq par logement; et si l'on tient compte des grandes agglomérations, telles que le collège, le couvent, l'évêché, on peut dire que la moyenne des personnes qui habitent chaque logement est de 4½ ».

Avec une bienveillance étonnante, l'expert hygiéniste Beaudry donne à la sommeillante cité de Laviolette un certificat d'urbanisme assez inattendu :

« La ville des Trois-Rivières est bâtie plutôt sur le plan des villes américaines, que sur celui des villes anciennes, bien que sa fondation

remonte aux premiers temps de la colonie française du Canada. Les rues sont larges, les maisons sont détachées les unes des autres. Il y a des places publiques et beaucoup d'arbres. Le site se prête on ne peut mieux à l'écoulement vers le fleuve des eaux malsaines. La ville a pour assises un sable ferme qui ajoute aux conditions hygiéniques dont je viens de parler ».

Evidemment le reporter ne pouvait manquer d'interroger le Dr Beaudry au sujet du cochon familial « qui ne se distingue guère des autres membres de la famille ». Sur ce point comme sur le reste, la réfutation fut catégorique :

« Je ne comprends pas comment de pareilles choses ont pu être confiées au papier. Dans toute l'ancienne ville, c'est-à-dire les deux tiers de la ville actuelle, il n'y a pas un seul cochon. Les porcheries y sont interdites en vertu d'un règlement municipal. Seuls les habitants de la Banlieue, qui est une véritable campagne, ont la permission d'élever des cochons et d'autres animaux. Les porcheries y sont à au moins 50 ou 60 pieds de la maison ».

Enfin, le Dr Beaudry tient à venger le Conseil municipal des insinuations d'incurie et de négligence portées par le consul :

« Le Conseil municipal de Trois-Rivières se réunit deux ou trois fois par semaine depuis que nous sommes menacés du choléra. La ville possède un Conseil d'hygiène dont font partie tous les médecins de la ville. Le médecin, officier de santé, le Dr Panneton, et M. Williams, le secrétaire, sont deux hommes tout à fait compétents. Ils ont pris des mesures pour faire disparaître de la ville tous les abattoirs. A l'heure qu'il est, on rassemble sur un emplacement désigné tous les matériaux nécessaires à la construction d'un hôpital civique.

« Depuis longtemps, on s'occupe de l'assainissement des fosses d'aisances, ou plutôt de leur suppression ».

Après un pareil témoignage, rendu par un étranger à la ville, les citoyens des Trois-Rivières pouvaient se décongestionner et laisser tomber leur colère. Un journal local, *Le Trifluvien*, crut bon toutefois de relancer la balle :

« Cet homme (Smith), écrit un rédacteur, habite au rez-de-chaussée de l'ancien bureau de poste un appartement composé d'une seule chambre où il a su aménager son bureau d'affaires, son boudoir de réception, sa salle de famille, deux ou trois chambres à coucher et cet autre réduit que l'on ne nomme pas mais qui est indispensable à tout logement. Toutes ces chambres sont contenues dans une seule, voilà qui est fort, n'est-ce pas ?

« En effet, pour séparer son lit de son bureau et celui-ci de son cabinet d'aisance, M. le colonel Smith a simplement tendu des rideaux en guise de tapisseries qui font l'office de pans de murs.

« Et dans ce logement fantaisiste, notre colonel habite avec son fils, Horace, et ses deux filles. »

Cette bagarre verbale eut son épilogue après quelques semaines seulement de démarches auprès des autorités britanniques. *Le Trifluvien* du 28 décembre 1892 est tout heureux d'annoncer que le bouillant consul quittera son poste pour Liège, en Belgique, « un consulat d'égale importance, au moins, quant au salaire ». A cette occasion il cite abondamment les commentaires d'un « journal anglais du Dominion ». Retenons d'abord quelques notes biographiques :

« M. Smith est un citoyen du Kentucky, et de là il a hérité du titre de colonel de son père, à la mort de ce dernier. Quelque temps après il mariait mademoiselle Ida Greely, la plus vieille des filles d'Horace Greely. Il demeura avec sa femme à la résidence de Chappaqua de M. Horace Greely jusqu'à la mort de Mme Smith ».

Le journal canadien-anglais relate ensuite les péripéties des démarches qui ont amené le rappel du colonel-consul :

« Le gouvernement du Dominion a demandé au Très Honorable Lord Knutsford, le principal secrétaire d'état de Sa Majesté pour les colonies, de demander au Très Honorable Marquis de Salisbury, principal secrétaire d'état de Sa Majesté, pour les affaires étrangères, d'ordonner à Sir Julian Pauncefoot, envoyé extraordinaire de Sa Majesté, etc., à Washington, de porter plainte à l'Honorable John Foster, secrétaire d'état des Etats-Unis, en lui signifiant que les services de M.

Smith ne sont plus requis en Canada ni en aucun autre endroit des colonies de Sa Majesté ».

Jamais la ville des Trois-Rivières n'avait mis en branle autant de sommités britanniques et américaines. Devant cette chaîne impressionnante de réclamations, le Président Harrison n'avait qu'à capituler. C'est ce qu'il fit !

Le Trifluvien termine ses citations par des observations personnelles assez méchantes :

« D'autres journaux américains nous apprennent que M. Smith a été bombardé consul dans la ville la plus *salle* (sic) du monde : pauvre Nicholas, le voilà qui tombe de *Carylde* en *Sylla* (sic) !

« Le drapeau étoilé qui flotte presque en berne sur l'office du consulat américain de notre ville, portant teinte et frange de deuil, ne présage rien de bon pour le colossal — 6 pieds de haut — ex-consul. Un pleur dans le vide qu'il fait au milieu de nous; engouffrons notre douleur.

« C'est de Liège maintenant que l'illustre déporté dirigera ses rapports cholériques sur Washington.

« On voit d'ici que le protêt du bureau de santé et de la corporation des Trois-Rivières a eu de l'écho, et surtout de l'effet; il a chassé des possessions britanniques celui qui ne fut rien qu'un grand cholérique.

« Ainsi passent les gloires de ce monde ! »

Le consul quitta Trois-Rivières au début de février 1893. En annonçant sa nouvelle nomination, le *New York World* ajouta « qu'il serait bon d'avertir M. Smith que les principaux produits de Liège sont la suie et la fumée de ses usines ».

Ainsi disparut de l'histoire de notre ville un homme qui nous valut tout de même l'honneur de la vedette dans les chancelleries internationales et dans la presse américaine. Il vaut mieux faire parler de soi en mal... que pas du tout, affirment certains moralistes cyniques !

Les Trifluviens étaient à peine remis de leurs émotions qu'une femme journaliste s'amenait chez eux avec l'intention de leur consacrer plusieurs colonnes dans un journal torontois, *The Empire*. Faith Fenton arriva aux Trois-Rivières au début du mois d'août 1894. Elle visita la ville et ses environs, allant d'abord aux chutes Shawinigan, puis à Grandes Piles, à Grand'Mère, aux Forges Saint-Maurice et au Cap-de-la-Madeleine. Elle relate longuement, dans un style imagé et vivant, les péripéties de ses diverses excursions. Son journal ne lui ménageait pas l'espace. Ses impressions couvrent d'interminables colonnes. Un reportage de 10,000 mots, publié en deux tranches dans les numéros du 9 et du 16 août 1894. Ce ne sont pas tous les chroniqueurs qui bénéficient de pareil privilège.

La visiteuse torontoise était certainement animée d'excellentes intentions. Elle parla de la Mauricie avec enthousiasme et ferveur. Le pays l'enchantait et elle en détailla les beautés sur un ton de haut lyrisme. La ville des Trois-Rivières l'intéressa également. Elle lui consacra des notes bienveillantes, mais les Trifluviens trouvèrent peu flatteuse son insistance à souligner tous les caractères archaïques de leurs coutumes et de leurs costumes !

On aura une bonne idée de son genre par l'extrait suivant, relatant son entrée dans notre ville :

« I was introduced into Three Rivers by a buckboard, and it was a very thorough and effective introduction.

« A railway official, who must have had some malign intent beneath his courtesey, seeing me stand disconsolate upon the platform, hailed one of the row of lank vehicles with their single hoods, and put me in, giving the French-Canadian driver a certain brief order.

« He whipped up his horse, and the day of judgment began. The horse trotted fast, but the occupant trotted faster. In bounds and rebounds and jolts tremendous, in springs up and down, we flew along, while I struggled for breath, held firmly on to the top of my head, and searched about for my French.

« Lentement, lentement, » I shrieked, but Baptiste didn't understand.

« Allez lentement, moins vite, » I cried between my gasps; but my jehu gave never a sign that he heard.

« Up and down and around I tossed, holding myself together with all the strength that the tossing left in me. It was ten miles of volcano in one mile of distance ».

Après une prise de contact aussi cahoteuse, Miss Fenton se trouvait toute disposée à ne voir que les côtés antiques de la modeste cité trifluvienne. Elle n'y manqua pas. Voici comment elle décrit notre ville :

« Three Rivers is only ninety miles east of Montreal by the foot rule — but it is a hundred *years* east in the times and the customs.

« The very queerest, oldest, oddest of Canadian settlements — a kind of Quebec Lower Town enlarged — is this sleepy, Frenchy, antiquated little town beside the rivers. I called it a village — its people assure me that it is a city — so we compromise upon the middle word and let it pass as a town.

« It is certainly not a pretty place, except for the beauty that always belongs to rivers and hills; the site and surroundings are picturesque; the possibilities for beauty are many. But they are latent — as is every other possibility in this queer, narrow, exasperating, amusing, fossil of a place.

« No; one can respect a fossil, and bury it beneath the *moss* of kindly indifference. But Three Rivers has vitality enough to be exasperating; it might have life so much more abundantly if it chose ».

Après une comparaison peu agréable entre la stagnation engourdie des Trois-Rivières et la bourdonnante activité de Montréal, Faith Fenton exprime sa foi dans l'avenir des Trois-Rivières et elle se félicite d'être venue avant les transformations qu'elle entrevoit :

« Yet I am glad that I have seen it in all its sleepiness; with the utterly quaint ways of the French pioneer days clinging yet about it; with its bells aringing and its priests achanting, its town crier, its

market place, its queer processions, its buckboards, its old, old ways and manners; queer, provoking, amusing and altogether interesting ».

Mais la correspondante de *The Empire* reviendra plusieurs fois sur le sujet se plaisant malicieusement à taquiner ses hôtes :

« I can't truthfully state that Three Rivers is growing rapidly — at least not with mushroom growth, since but one house has been built in the past six years; but there is a new saw mill, and that's something ».

Elle va fort lorsqu'elle raconte une anecdote au sujet d'un commis de grand magasin de Montréal qui s'apitoie sur une Trifluvienne et lui accorde une « réduction » spéciale :

« The saints help you », answered the shopman in pitying consternation. « You shall have all the reduction you want ».

Et, aggravant encore les choses, la Miss affirme que l'histoire est vraie :

« Its an absolute fact that Three Rivers folk are allowed larger discounts in Montreal shops than are given customers from any other place — by way of compensation or commiseration, I suppose ».

Après plusieurs jours de promenade à travers la minuscule cité trifluvienne, Miss Fenton semble n'avoir découvert aucune trace de modernisme. Elle s'exclame :

« Oh, show me something modern, » I cry impatiently, « something that isn't two or three hundred years old, or tumble-down or ghost-haunted; something that has not belonged to monks or nuns, or Seigneurs of French regime. I've grown so tired of ruins and relics. « But my cry goes unheeded. There's nothing modern in Three Rivers except babies — and of these there are plenty — little dark-eyed, chattering things, talking a pretty French lingo that reduces the slow English visitor to despair ».

Même les élèves du Collège des Trois-Rivières ont l'honneur d'une mention :

« Two college boys walked along the narrow street this morning — little fellows of ten or twelve dressed in the oddest costume of black

frock coats coming to the knee and bound about the waist with a broad green sash. It is the uniform of the Three Rivers College. But they did look so funny little old men. Fancy a full skirted black frock coat on a small boy in knickerbockers ».

Tout cela n'est pas bien méchant. Et peut-être pas aussi exagéré, dans l'ensemble, que les Trifluviens de l'époque le pensèrent. Evidemment ils n'allèrent pas jusqu'à lancer des pierres à la journaliste comme ils l'avaient fait au colonel Smith. Mais ils goûtèrent peu sa façon de voir leur ville et d'en parler. Une note manuscrite de Sulte règle le cas en cinq secs : « Ma soeur m'écrit le 24 août 1894 que l'auteur de l'article ci-dessus est une folle dont les Anglais des Trois-Rivières se moquent depuis qu'elle a séjourné parmi eux ».

De son côté, *Le Trifluvien* reproduit, le 24 août, un article du *True Witness* dont il donne la traduction suivante :

« Dans un des derniers numéros de l'*Empire* de Toronto, une correspondante de ce journal, « Faith Fenton », donne un long et graphique récit d'un voyage aux Trois-Rivières. Cette dame habile semble avoir entrevu Trois-Rivières à travers les verres colorés de préjugés invétérés.

« Elle est éminemment douée pour ridiculiser ce que la plupart des hommes respectent; pour déprécier ce qui, pour l'ordinaire, éveille dans l'âme les plus nobles sentiments et pour ne voir que le côté grotesque d'une image où s'estompent à la fois l'intérêt de l'histoire et le sublime de la religion ».

The True Witness exagère la sévérité. Il n'a pas le sens de l'humour ni de la fantaisie et il fabrique du fanatisme religieux à bon marché. Pour ma part, j'ai lu avec attention les très longs reportages de Miss Fenton. J'en ai tiré les extraits les plus capables d'agacer les gens qui se prennent trop au sérieux. J'ai dû omettre les passages les plus riches et les plus fervents. Car Miss Fenton a consacré la plus grande partie de ses articles à exalter les splendeurs des chutes Shawinigan, à chanter le poème de l'eau ambrée du Saint-Maurice et des billes qu'elle amène par milliers aux Trois-Rivières; elle a évoqué dans

une langue poétique le passé des Forges Saint-Maurice; à Grand'Mère, elle a décrit minutieusement le paysage tourmenté de la rivière et l'activité fébrile des hommes qui transformaient les billes en pulpe dans l'usine récemment réorganisée. Peu d'écrivains ont chanté notre région avec autant de lyrisme et d'enthousiasme. Il serait injuste de ne pas lui en garder de la reconnaissance.

Quant aux accusations de fanatisme religieux, je ne sais sur quoi elles s'appuient. En fin d'article, on me permettra de citer deux passages qui illustrent bien la façon dont elle a abordé les manifestations de foi qui auraient pu étonner une protestante. Sous le titre « A mute passion play », elle décrit un calvaire sculpté :

« It stands upon the pretty ridge at Shawenegan — the bit of rocky hill land that divides the upper bay from the lower, forms a dam against which the St. Maurice breaks in vain, and is compelled to curve about until it finds its outlet in those magnificent falls.

« There is always a cross upon every high point in French Canada — it gleams white from the dark pines of the tall mountain tops; it uplifts its arms above the wildest and most solitary heights. In the Laurentide gloom, in the Labrador bareness, on Gaspé's unsought hills, and the Saguenay's river rocks — where human habitation exists not and only the wild birds and the pine trees sigh — some lover of the Holy Cross has climbed a weary way to uplift the sacred emblem and claim Christian possession of the new land ».

La citadine raffinée aurait pu sourire devant le candide assemblage de la croix et des instruments de la passion, y compris le coq de saint Pierre. Bien au contraire :

« Laugh at it as a superstition ? Oh no, no; who that has pure reverence for the soul life could ?

« It thrilled us curiously, this little mute Passion Play, dramatized so roughly, yet with such tenderness upon the hidden hilltop ».

Faith Fenton aurait pu trouver occasion de ridiculiser les croyances catholiques lorsqu'elle assista à une cérémonie destinée à faire revenir à la surface les corps de trois jeunes noyés que les sauve-

teurs ne parvenaient pas à découvrir. On fit venir le vénérable Mgr Laflèche pour bénir les eaux et les inciter à restituer les cadavres qu'elles gardaient. La scène se passait sur le Saint-Maurice un peu en aval du pont du chemin de fer.

« Out upon the river, just within the shadow of the bridge, a little boat moved slowly, with what seemed aimless movement, to and fro. There were half a dozen young men at the oars, and in the center sat a picturesque figure — and old white-haired man with a kindly face and clad in bishop's robes. The purple velvet trimmings upon the well worn black gown, and the green cord knotted about the old fashioned low silk hat made vivid touch of colour in the sun.

« Now, the men rested on their oars and bent their heads, while the picturesque old figure leaned over the boat's side, spread his hands across the water as though in benediction, and seemed to utter a chant or prayer ».

Tout ceci est raconté avec beaucoup de couleur et de respect. Pas trace d'ironie nulle part; au contraire, on sent que la visiteuse est saisie par la gravité de la scène et par l'attachante personnalité de l'évêque octogénaire :

« He stood for a few moments beside us, asking questions about the work and the booms, showing kindly interest in the men, who answered with utmost respect. Then with a pleasant adieu he turned toward the bank, followed by his attendant, a handsome young curé — was assisted into the waiting carriage and disappeared among the trees ».

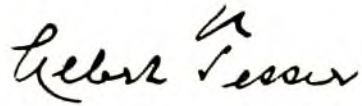
Et, sans commentaires, elle ajoute, en épilogue :

« Monsieur came into the library early on the following morning. « I have just come from the river », he said, « and they tell me the bodies have risen ».

J'aurais eu beaucoup de joie à citer quelques-uns des magnifiques éloges que Faith Fenton décerne à la Mauricie. Ils auraient constitué une contrepartie solide aux malices dont elle a émaillé ses notules sur la ville des Trois-Rivières. Mais je me suis lié par le titre

de cet article que j'avais d'abord étendu à toute la Mauricie. Cette restriction volontaire s'inspirait de deux motifs : primo, ne pas surcharger le *Cahier des Dix*; secundo, prouver que les régionalistes même les plus fervents ne colligent pas exclusivement les témoignages flatteurs.

La ville des Trois-Rivières a un dossier assez riche et assez fleuri pour ne pas souffrir de l'adjonction de quelques épines.

A handwritten signature in cursive script, reading "Robert Lussier". The signature is written in dark ink on a white background.